



HAL
open science

La fonction figurative de l'analogie

Philippe Monneret

► **To cite this version:**

Philippe Monneret. La fonction figurative de l'analogie. Lenguaje figurado y competencia interlingüística: vol 1: Aspectos teóricos. Actes du Simposio internacional sobre lenguaje figurado, Grenade, 9-11 octobre 2017., 2017. hal-02144628

HAL Id: hal-02144628

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02144628v1>

Submitted on 31 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA FONCTION FIGURATIVE DE L'ANALOGIE

Philippe Monneret
Paris Sorbonne Université. EA 4509 STIH

Abstract: This study is part of the broader framework of an analysis of the linguistic counterparts of the cognitive process of analogy. The interest in this problem arises from the fact that, in the last twenty years, cognitive psychology has considered analogical processes as fundamental processes of human cognition. The main idea of my statement is based first of all on the following fact: the "figurative" or "imaginal" dimension is generally neglected in the analysis of figurative language. My objective will be to show the interest of taking into account the factor "image effect" in the study of figurative language - and in particular in the study of metaphors. The hypothesis that will be supported will be the following: the image effect in figurative language requires an analogical process but also two other conditions: a semantic constraint (rejection of the semantic synthesis) and a constraint on the imageability of the lexical units which constitute the figurative expression (rejection of decrease of the imageability).

La présente étude s'inscrit dans le cadre plus vaste d'une analyse des contreparties linguistiques du processus cognitif d'analogie, champ de recherche parfois dénommé *linguistique analogique*. L'intérêt pour cette problématique provient du fait qu'en psychologie cognitive, depuis une vingtaine d'années, les processus analogiques sont considérés comme des processus fondamentaux de la cognition humaine. L'idée directrice de mon propos repose tout d'abord sur une constatation : la dimension « figurative » ou « imaginaire » est généralement négligée dans l'analyse du langage figuré. Mon objectif consistera donc à faire apparaître l'intérêt de la prise en compte du facteur « effet d'image » dans l'étude du langage figuré – et en particulier de la métaphore. L'hypothèse qui sera soutenue sera la suivante : l'effet d'image dans le langage figuré requiert un processus analogique mais également deux autres conditions : une contrainte sémantique (refus de la synthèse sémantique) et une contrainte sur l'imageabilité des unités lexicales qui constituent l'expression figurée (refus de décroissance de l'imageabilité).

1. Un processus cognitif au fondement de la figurativité : l'analogie

Depuis la parution, en 2001, de l'ouvrage collectif *The analogical mind: perspectives from cognitive science* dirigé par Gentner, Holyoak et Kokinov, la recherche sur l'analogie en psychologie cognitive n'a cessé de s'approfondir, et de confirmer le fait que ce processus cognitif se situe au cœur de la cognition humaine :

What cognitive capabilities underlie our fundamental human achievements? Although a complete answer remains elusive, one basic component is a special kind of symbolic ability—the ability to pick out patterns, to identify recurrences of these patterns despite variation in the elements that compose them, to form concepts that abstract and reify these patterns, and to express these concepts in language. Analogy, in its most general sense, is this ability to think about relational patterns. As Douglas Hofstadter argues, analogy lies at the core of human cognition (Gentner et al. 2001 : 2).

Longtemps, l’analogie fut considérée par les psychologues comme un type particulier de raisonnement, distingué, par exemple, du raisonnement déductif. Elle était donc limitée à la caractérisation d’une activité consciente. Mais, depuis le début du deuxième millénaire, la grande majorité des spécialistes de psychologie cognitive ont une conception beaucoup plus vaste de cette notion et considèrent que l’analogie peut fonctionner d’une manière automatique à un niveau inconscient. L’apport qui a joué un rôle prépondérant pour l’évolution du concept d’analogie est celui de l’unification théorique des processus d’analogie et de catégorisation : il peut être considéré comme acquis que tout processus de catégorisation est de nature analogique (Hofstadter et Sander 2013).

Au plan cognitif, l’analogie n’est pas un mécanisme indépendant dans la cognition humaine, mais plutôt un phénomène émergent, fondé sur des mécanismes élémentaires également utilisés pour d’autres tâches cognitives, et qui entrent en interaction pour produire des analogies (les fonctions exécutives).

Le cadre théorique de référence le plus souvent utilisé est celui de la *Structure Mapping Theory (SMT)*, due à Deirdre Gentner (voir notamment Gentner 1983). Selon cette perspective, l’analogie consiste en une mise en correspondance structurelle (*structure mapping*) entre une source et une cible, cette mise en correspondance permettant notamment d’inférer des propriétés de la source vers la cible (fig. 1).

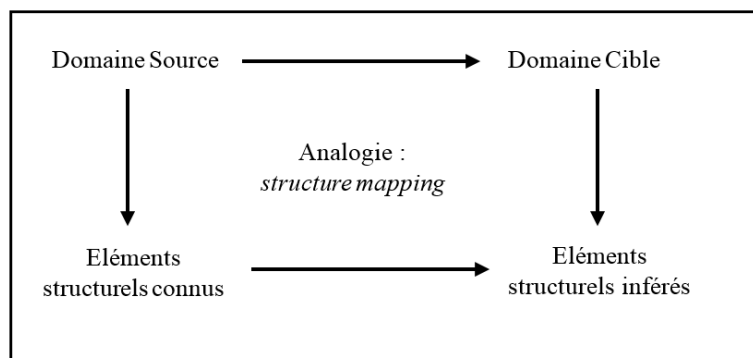


Fig. 1 : l’analogie comme *structure mapping*

1.2. La perspective analogique en linguistique : analogie et similarité

Compte tenu du caractère central de l'analogie dans la cognition humaine, la linguistique analogique se donne pour tâche de répertorier et d'analyser l'ensemble des contreparties linguistiques des processus cognitifs analogiques. Selon cette perspective, il convient de distinguer rigoureusement le plan de l'analogie de celui de la similarité. La similarité est définie comme une relation entre deux entités ou deux structures qui présentent des propriétés communes, ces propriétés communes pouvant être attributives ou structurelles. Les propriétés communes attributives sont simplement des propriétés perçues comme présentes dans les deux structures (p. ex. : *ces chaussures et ces pneus sont noirs* : la propriété *noir* est une propriété commune attributive – c'est-à-dire un attribut au sens logique – des objets auxquels réfèrent les noms *chaussures* et *pneus*, et c'est pour cette raison que les deux objets sont perçus comme similaires). Les propriétés communes relationnelles sont des propriétés communes perçues dans les relations existant entre les parties constitutives de chaque structure (p. ex. la relation entre *chaussures* et *marcher (pour une personne)* a des propriétés communes avec la relation entre *pneus* et *rouler (pour une voiture)* ; considérées au sein de ces structures, les entités désignées par *chaussures* et *pneus* sont donc similaires en un autre sens, non plus au sens d'une similarité binaire mais au sens d'une similarité proportionnelle, similarité que l'on peut exprimer par une phrase du type : *les chaussures protègent les pieds de ceux qui marchent comme les pneus protègent les roues des voitures qui roulent*). La relation de similarité, qu'il s'agisse de similarité binaire fondée sur des attributs ou de similarité proportionnelle fondée sur des relations, est une relation continue entre les deux polarités de l'identité et de la différence (fig. 2). Ce que le continuum de la similarité signifie, c'est que, dans toute similarité, il existe aussi bien des propriétés communes (sans lesquelles la relation sera non plus de similarité mais de différence) que des propriétés différentielles (sans ces différences, la relation sera une relation d'identité). Bien évidemment, la similarité est d'autant plus grande que les propriétés communes sont plus nombreuses ou perçues comme plus importantes que les propriétés différentielles.

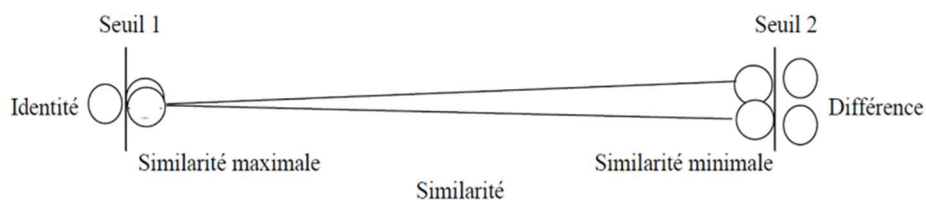


Fig. 2 : le continuum de la similarité

Un principe important, au sujet de la similarité, est le *Principe de neutralité de la similarité* : la constatation, la mise en évidence ou la perception d'une similarité permet de conclure aussi bien en faveur de l'identité qu'en faveur de la différence des structures considérées. Par exemple, pour l'auteur de l'extrait qui suit, il existe des similarités entre les indépendantistes Catalans en Espagne et les séparatistes de la Ligue du Nord en Italie :

*De fait, on voit mal ce qui distingue l'indépendantisme catalan du séparatisme de la Ligue du Nord en Italie, par exemple, tant les problématiques sont similaires. Mais voilà : les Catalans contemporains, parce qu'ils sont supposés être les héritiers de la lutte contre le franquisme, bénéficient d'un a priori favorable quand les « Padaniens », parce qu'ils ne déguisent pas leur égoïsme mesquin en combat anti-impérialiste, sont renvoyés à leur « fascisme ».*¹

Cependant, si cet auteur semble considérer que ces similarités sont un bon argument pour situer les deux mouvements politiques dans une même catégorie, en dépit de leurs différences qu'il estime superficielles (l'anti-impérialisme des indépendantistes catalan, opposé au supposé fascisme de la Ligue du Nord), et par conséquent pour inférer une propriété, l'*égoïsme mesquin*, du Domaine Source (Ligue du Nord) au Domaine Cible (indépendantistes catalans), donc pour effectuer une analogie entre ces deux mouvements, ce processus d'identification est radicalement distinct de la similarité elle-même, que l'on pourra très bien accepter sans pour autant admettre l'identification. Par exemple, dans cet autre texte sur le même sujet, l'auteur prend en considération le même type de similarité mais refuse l'identification :

*J'ai l'impression, quand j'en parle avec les amis, que le sentiment ici est que la Catalogne essaie de faire un peu comme ce qu'on nous dit du nord de l'Italie, c'est-à-dire, d'échapper un État qui "oblige" ces régions relativement plus riches, à une certaine forme de solidarité avec des régions moins prospères. Je ne vais pas nier que pour une partie des indépendantistes catalans il s'agit bien de cela. Mais en Catalogne vous ne trouverez pas l'équivalent de la Ligue du Nord italienne : la majorité des fascistes catalans sont pour l'union avec l'Espagne. D'autre part, Barcelone a été la première grande ville européenne où des dizaines de milliers de gens sont sorties à la rue pour réclamer que l'état accepte et organise la venue et l'accueil de son quota de réfugiés, voire davantage.*²

¹ <http://www.atlantico.fr/rdv/zone-franche/catalogne-bon-nationalisme-identitaire-3179680.html>

² <https://lundi.am/Comprendre-la-situation-en-Catalogne-2>

Le « Principe de neutralité de la similarité » vise donc à décrire le phénomène suivant : puisque la similarité entre deux structures repose sur des propriétés communes et sur des propriétés différentielles, elle peut aussi bien conduire à refuser l'identification entre ces deux structures (si les propriétés communes sont jugées moins importantes que les propriétés différentielles) qu'à l'accepter (si les propriétés communes sont jugées plus importantes que les propriétés différentielles). Le concept d'analogie s'applique précisément à cette seconde situation : l'analogie peut donc se définir comme un processus cognitif d'identification qui requiert (ou repose sur) une relation de similarité (binaire ou proportionnelle) entre deux entités (ou plus), relation établie, consciemment ou non, par un individu singulier dans un contexte singulier.

Compte tenu de cette définition, la perspective analogique en linguistique consistera à identifier les similarités à l'œuvre dans les langues et les discours et à examiner les processus analogiques auxquels ces similarités sont susceptibles d'être associées. Bien sûr, il s'agit d'une relation dialectique : les similarités structurelles permettent des processus analogiques qui produiront eux-mêmes d'autres similarités structurelles, etc. Pour ce faire, il convient de distinguer deux plans : le plan « individuel » du locuteur réel (ce qui se produit dans son système cognitif) et le plan « collectif » de la langue ou, si l'on préfère, des discours (tableau 1)

	Similarités	Processus analogiques
Niveau individuel	Structures disponibles dans le système cognitif du locuteur réel, fondées sur des régularités ou similarités phonologiques, morphologiques, syntaxiques, lexicales, pragmatiques perçues, perceptibles ou actualisées inconsciemment par le locuteur réel (donc stockées dans sa mémoire)	Processus analogique réalisé par le système cognitif du locuteur réel
Niveau collectif (langue)	Structures disponibles dans une langue donnée (qui résultent de phénomènes de cognition sociale impliquant des normes), matérialisées par des régularités ou similarités phonologiques, morphologiques, syntaxiques, lexical, pragmatique, etc. observables par le linguiste	Processus analogique s'effectuant dans une langue (analogie dans le changement linguistique, compte tenu des normes présentes dans chaque synchronie considérée)

Tableau 1 : similarité et analogie aux plans individuel et collectif

1.3. Les fonctions de l'analogie

L'une des façons d'organiser la matière très vaste issue de la prise en compte des processus analogiques qui se manifestent au plan linguistique consiste à distinguer plusieurs fonctions linguistiques de l'analogie. Au stade actuel de mes travaux, six fonctions majeures sont identifiées :

- la fonction catégorisatrice (p. ex. catégorisation lexicale)
- la fonction régularisatrice (p. ex. unifications morphologiques en synchronie ou en diachronie)
- la fonction iconique (p. ex. symbolisme phonétique)
- la fonction argumentative (p. ex. argumentation par analogie, analogies dans le discours didactique ou dans le discours de vulgarisation)
- la fonction paraphrastique : paraphrase intralinguistique (p. ex. synonymie) et paraphrase interlinguistique (traduction)
- la fonction figurative (p. ex. métaphore)

C'est donc à cette dernière fonction, la fonction figurative de l'analogie, que nous allons nous attacher dans cette étude.

2. La dimension figurale de la figure

Commençons, en bonne méthode, par adopter une définition assez consensuelle de la notion de figure :

Il y a figure, dans un segment de discours, ou dans un discours tout entier considéré comme unité globale, lorsque l'effet de sens produit ne se réduit pas à celui qui est normalement engagé par le simple arrangement lexico-syntaxique de l'énoncé. (Mazaleyrat et Molinié, 1989 : 148)

La figure est donc définie négativement, comme une exception au principe de compositionnalité sémantique. Cette définition semble suffisamment neutre pour être largement partagée, mais elle passe sous silence un aspect qui est important pour le présent propos : en quoi la figure verbale est-elle vraiment une *figure* ? La notion de figure n'évoque-t-elle pas inmanquablement une dimension visuelle ? Par conséquent, quel est le rapport entre la figure rhétorique ou linguistique et la figure considérée dans sa dimension visuelle ? Fontanier avait bien remarqué le problème :

Le mot figure n'a dû d'abord se dire, à ce qu'il paraît, que des corps, ou même que de l'homme et des animaux considérés physiquement et quant aux limites de leur étendue. Et dans cette première acception, que signifie-t-il ? Les contours, les traits, la forme extérieure d'un homme, d'un animal, ou d'un objet palpable quelconque.

Le discours, qui ne s'adresse qu'à l'intelligence de l'âme, n'est pas, même considéré quant aux mots qui le transmettent à l'âme par les sens, un corps proprement dit. Il n'a donc pas de figure à proprement parler. Mais il y a pourtant, dans ses différentes manières de signifier et d'exprimer, quelque chose d'analogue aux différences de forme et de traits qui se trouvent dans les vrais corps. C'est sans doute d'après cette analogie qu'on a dit par métaphore, Les figures du discours. Mais cette métaphore ne saurait être regardée comme une vraie figure, parce que nous n'avons pas dans la langue d'autre mot pour la même idée (Fontanier, 1968 : 63).

La figure au sens rhétorique serait donc nommée *figure* par métaphore (on notera au passage que Fontanier perçoit bien qu'il existe un rapport entre analogie et métaphore), donc au sens figuré, à ceci près que, dans la définition que Fontanier adopte de la figure, définition qui suppose la possibilité d'une commutation, il ne s'agit pas d'une véritable figure. Cependant, pour la plupart des linguistes contemporains et d'ailleurs pour la plupart des locuteurs non-linguistes, la métaphore reste un cas, parfois même considéré comme exemplaire, de langage figuré. Cette dimension visuelle véhiculée par le mot *figure* est encore plus manifeste avec le mot *image*, très usité avec cette référence dans le discours commun. Cependant, cette dénomination présente, pour certains linguistes, des inconvénients. Par exemple, Irène Tamba-Metz, examinant les dénominations envisageables pour couvrir le domaine du langage figuré, élimine le terme *image* en invoquant une raison d'ordre méthodologique :

Le mot d'image, à son tour (elle a éliminé auparavant trope, comparaison et métaphore), a été écarté, non sans une certaine hésitation. Un moment séduite par cette appellation qui marquait le rapport existant entre le mode d'expression figuré et l'imagination, nous y avons pourtant renoncé, de crainte que la priorité à une fonction psychique ne fausse notre appréhension des données linguistiques, en organisant celles-ci suivant un ordre étranger à leur structure propre » (Tamba-Metz 1981 : 28)

Si l'on distingue le *figural*, lié à la définition générale de la figure comme échappant au principe de compositionnalité, et le *figuratif*, lié à l'impression d'image produite par certaines séquences linguistiques, il est assez évident que, dans l'analyse du langage figuré, la dimension figurative a été et demeure négligée. Cette absence de thématization de la figurativité de la figure semble causée non seulement par un sentiment d'inadéquation du langage et de la visualité de l'image mais aussi par une centration sur la dimension strictement linguistique de la figure, qui conduit à éviter l'approche psychologique. Une approche linguistique de la figure serait-elle par nature contrainte à ignorer la figuralité de la figure ?

2.2. Dissociation du concept d'image et du concept de visibilité

Pour être en mesure d'aborder cette question, il convient en premier lieu de dissocier le concept d'image du concept de visibilité. Si l'on parvient à montrer qu'une impression d'image n'est pas nécessairement produite par un stimulus visuel, il sera moins difficile de comprendre en quoi les figures (rhétoriques) peuvent aussi être des images. Deux arguments plaident en faveur de cette dissociation : un argument phénoménologique et un argument neuropsychologique.

L'argument phénoménologique consiste à mettre en évidence le fait que voir une image et voir une chose sont deux expériences distinctes. Ainsi, comme l'écrit Merleau-Ponty (1964 : 23) : « *Je serais bien en peine de dire où est le tableau que je regarde. Car je ne le regarde pas comme une chose, je ne le fixe pas en son lieu* ». En effet, voir le tableau comme une chose, ce serait voir un cadre et une toile sur laquelle sont fixées des taches de peinture. Au plan phénoménologique, donc, il est évident que l'image n'est pas un produit de la vision au sens concret, optique, du terme ; elle n'appartient pas à l'ordre du visuel

Au plan neuropsychologique, l'existence de ce que l'on nomme l'*imagerie mentale* n'est plus à démontrer : « *Imagining scenes, sounds and actions, in the absence of appropriate stimuli for the relevant perception, takes place through mental imagery* » (Tomasino et Gremese 2016 : 1.). Voir un objet ou l'évoquer mentalement conduit à l'activation de structures cérébrales communes, indiquant que, en dépit de différences relatives aux processus sensoriels, les processus de contrôle cognitif fonctionnent d'une manière similaire dans le cas de l'imagerie visuelle et dans le cas de la perception visuelle³. On notera en outre qu'il devenu habituel, en psychologie cognitive, que la perception et la mémorisation des images visuelles soient considérées comme relevant d'un codage analogique (voir p. ex. Launay 2004, 52). Les aires visuelles du cerveau peuvent donc être activées sans recevoir d'activations provenant du système visuel périphérique, ce qui signifie qu'une sensation visuelle peut être ressentie en l'absence de stimulus

³ "During visual mental imagery, perceptual information is retrieved from long-term memory, resulting in the subjective impression of "seeing with the mind's eye". The phenomenological similarity between visual imagery and visual perception has been noted at least since the time of the Greek philosophers. Plato, for instance, describes mental imagery by using the metaphor of a mental artist painting pictures in the soul (*Philebus 39c*). At least since the 1960s, after the cognitive revolution that followed the behaviorist years, 'analog' theories posited that visual mental imagery and visual perception share numerous common representations and processes. This hypothesis led to many behavioral predictions, which typically bore fruit. For example, visual imagery selectively interferes with visual perception more than auditory perception (and vice versa), more time is required to scan greater distances across visualized objects, and eye movements during imagery are similar to those made during perception" (Ganis et al. 2004 : 226)

visuel (notamment parce qu'elle est produite par l'activation de la mémoire visuelle).

La sensation d'image peut donc être considérée comme indépendante de la vision empirique.

2.3. Le concept d'imageabilité

Mais les apports de la psychologie cognitive contemporaine concernent également les relations entre les mots et les images. A cet égard, un concept peu utilisé, me semble-t-il, en linguistique, mais devenu courant en sciences cognitives est celui d'imageabilité :

L'imageabilité est une norme qui est, comme la familiarité conceptuelle, relative aux concepts. Il s'agit de la facilité, là encore estimée à partir d'échelles, avec laquelle un participant peut générer, à partir de la présentation visuelle du nom de l'image, une image mentale correspondant à l'objet (ou bien l'action s'il s'agit d'actions) désigné par le mot. Par exemple, à partir de la présentation visuelle du mot «pomme», l'individu doit s'en faire une représentation mentale – une image mentale - et il doit, à l'aide d'une échelle en x points, sélectionner la case qui correspond à son degré de facilité versus de difficulté d'élaboration de ladite image mentale. La case 1, par exemple, correspond à la réponse «je n'arrive pas à former une image mentale» ou «très difficilement» et la case 5, au contraire, à la réponse «j'ai réalisé très facilement une image mentale». Pour le mot «pomme» par exemple, les valeurs d'imageabilité sont en général élevées (Bonin 2016 : 64).

Le plus souvent, l'imageabilité des mots est corrélée à leur concrétude, comme dans le cas de *pomme* donné en exemple. Mais cette corrélation n'est en aucune façon systématique : *bombe* par exemple est perçu comme concret mais d'une faible imageabilité tandis que, à l'inverse, *ange* est perçu comme abstrait mais possédant un degré élevé d'imageabilité.

2.4. Le processus imageant

Parmi les philosophes ayant travaillé la question de l'image, Marie-José Mondzain nous intéresse particulièrement, en raison de la cohérence avec notre propos de sa conceptualisation de l'image. Il est évidemment impossible de rendre compte ici de tout le contexte dans lequel s'inscrit sa réflexion. Nous nous limiterons à l'essentiel et préciserons simplement que cette réflexion s'enracine dans une analyse de la crise de l'iconoclasme byzantin qui, aux VIIIe-IXe siècles, opposa le Patriarche Nicéphore, iconophile, à l'empereur Constantin V, iconoclaste⁴.

⁴ Pour plus de détails, voir Mondzain (1995, 1996, 2003, 2007, 2015).

En premier lieu, l'approche par Mondzain de l'image confirme l'idée que l'image n'est pas une espèce du visible :

Si j'appelle imagerie l'ensemble multiforme des manifestations douées de figurabilité dans la réalité externe ou pour le sens interne, alors ce qui mérite le nom d'image pour un regard se distingue de cette imagerie et entretient une relation spécifique avec toute réalité objective et subjective. Ce qui s'adresse au regard n'est pas ce qui se donne à la vision (Mondzain 1995 : 2)

Par ailleurs, l'image n'est pas seulement un processus de nature sensible ou sensorielle mais elle possède également une dimension intellectuelle :

L'image est une espèce de la pensée, présente en toute figure sensible et digne de porter son nom, à condition de marquer cette figure du sceau de la pulsation entre ce qui apparaît et ce qui disparaît. Elle est la modalité spécifique de la présence par laquelle se manifeste l'absence de tout objet (Mondzain 1995 : 3)

Enfin, nous retiendrons une troisième caractéristique fondamentale de l'image dont on verra qu'elle présente des contreparties sémantiques. L'image est une relation « paradoxale » au sens où elle échappe à l'opposition de l'être et du non-être, du vrai et du faux, autrement dit à la vériconditionnalité :

L'image, nous disent les Pères, n'a rien à voir ni avec l'Être ni avec le non-être. Elle est la modalité spécifique de la manifestation de l'être en tant qu'il n'est pas là. L'image met en relation le présent et l'absence ; plus encore, elle est ce qui nous met en présence de cette absence et qui la rend plus manifeste sous le signe de la relation. Ce que le grec exprime en disant que l'image nous fait voir ta apponta ôs paronta c'est-à-dire les choses absentes comme présentes ou en tant qu'elles sont présentes skhétikôs, c'est-à-dire relativement (Mondzain 1995 : 5-6)

Récapitulons : l'image ne se confond donc pas avec le visible. Elle est de l'ordre de la pensée, autant mentale que sensorielle. Elle se caractérise par le fait qu'elle n'appartient pas au champ de l'être ou du *logos* ou de la vérité. L'image est une relation qui manifeste la présence d'une absence, elle échappe à la vériconditionnalité en raison du fait qu'elle tolère et même requiert une relation entre des opposés.

3. Place de l'analogie dans l'effet d'image

Revenons maintenant à l'image verbale dans le langage figuré et examinons le rapport entre analogie et image. Selon une formule que Le Guern (1973 : 57) emprunte à Ullman (1961), l'image est « l'expression linguistique d'une

analogie ». Mais Le Guern distingue plusieurs types d'images : le symbole, la synesthésie, la comparaison et la métaphore.

3.1. Différents types d'analogies pour différents types d'images

Le symbole est une analogie extra-linguistique ; l'image y est la base « *d'un raisonnement par analogie qui reste implicite, mais nécessaire à l'interprétation d'un énoncé* » (Le Guern 1973 : 45). Le Guern illustre ce cas par un exemple emprunté à Péguy : « *La foi est un grand arbre* »⁵. Dans le symbole, « *le mot lui-même n'est que la traduction dans le langage d'un rapport extralinguistique qui pourra être exprimé dans une autre langue naturelle sans subir de modification perceptible* » (Le Guern 1973 : 40).

La synesthésie est une analogie de type infralinguistique. Elle met en correspondance « *les perceptions des différents sens, indépendamment de la mise en œuvre des facultés linguistiques et logiques* » (Le Guern 1973 : 40). L'exemple proposé par Le Guern est celui du sonnet « *Voyelles* » (1871) de Rimbaud⁶.

La comparaison (au sens de la similitude (p. ex. *il est bête comme un âne*) et non pas de la comparaison quantitative, du type *il est fort comme son père*) introduit une similitude sans transfert de signification, c'est-à-dire dans laquelle chaque mot conserve son sens littéral.

Enfin, la métaphore consiste en une analogie sémantique qui suppose un transfert de signification et, au sens où l'entend Ricoeur, une « *prédication impertinente* » (Ricoeur 1975 : 8).

Nous nous attacherons uniquement ici à la différenciation des processus d'interprétation de l'image symbolique et de l'image métaphorique, dans l'objectif de dégager les caractéristiques linguistiques fondamentales de l'image. Nous avons remarqué, à partir des travaux de Mondzain, que l'image présente à la fois un caractère affectif et un caractère intellectuel. Ces deux aspects permettent d'établir une première démarcation entre le symbole et la métaphore :

Alors que l'image symbolique doit être saisie intellectuellement pour que le message puisse être interprété, l'image métaphorique n'intervient pas dans la texture logique de l'énoncé, dont le contenu d'information pourra être dégagé sans le secours de cette représentation mentale. Par opposition à l'image symbolique qui est nécessairement intellectualisée, l'image métaphorique pourra ne s'adresser qu'à l'imagination ou à la sensibilité (Le Guern 1973 : 43-44)

⁵ « *La foi est un grand arbre, c'est un chêne enraciné au cœur de France... / Et quand on voit l'arbre, quand vous regardez le chêne / Cette rude écorce du chêne treize et quatorze fois et dix-huit fois centenaire* » (Péguy 1929 : 14)

⁶ Nous ne traiterons pas ici de la synesthésie, qui correspond, dans notre analyse, à une autre fonction de l'analogie : le fonction iconique.

Et Le Guern ajoute, à propos de la célèbre réplique de Doña Sol dans *Hernani* « *Vous êtes mon lion superbe et généreux* » :

À l'information proprement dite, dont rend compte la signification logique de l'expression, s'ajoute ce qu'il faut bien appeler une image associée, qui est ici la représentation mentale du lion. Mais cette représentation intervient à un niveau de conscience différent de celui auquel se forme la signification logique, à un niveau où n'intervient plus la censure logique qui écartait du signifié de la métaphore « lion » ce qui apparaissait comme raisonnablement incompatible avec la personnalité d'Hernani (Le Guern 1973 : 42)

L'idée que l'image en général échappe à la vériconditionnalité s'applique donc aussi bien à l'image verbale. La coexistence de deux images distinctes mais similaires interdit que l'interprétation s'arrête sur l'un ou l'autre des contenus sémantiques des lexèmes impliqués : la formule « *vous êtes mon lion superbe et généreux* » produit une image verbale parce qu'elle superpose deux images mentales, celle du lion et celle d'Hernani. Hernani est un lion et n'est pas un lion : l'image verbale échappe à la vériconditionnalité. C'est d'ailleurs pourquoi elle n'est pas affectée par la négation : dans l'énoncé négatif « *aucun homme n'est une île* » (John Donne), la métaphore produit bien l'image d'un homme-île en dépit de la négation. Dans l'ensemble des figures, cette caractéristique distingue la métaphore du symbole mais aussi de la comparaison ou encore de la métonymie. Nous la nommerons *refus de la synthèse sémantique*.

3.2. Similarité et analogie dans le processus métaphorique

La similarité est la condition fondamentale de toute métaphore. Ce point est établi avec précision dans la sixième étude de la *Métaphore vive* (Ricoeur 1975) intitulée « Le travail de la ressemblance ». Nous retrouvons dans ce texte les caractéristiques majeures de l'image que nous avons précédemment exposées. D'une part, en relation avec la notion de refus de la vériconditionnalité, l'idée que le point commun entre l'image et la métaphore est leur fonction suspensive ou *epokhale* ; toutes deux conduisent, chacune à leur manière, à une suspension de notre adhésion au monde pré-donné. D'autre part l'idée que les images associées à la métaphore ne se situent pas sur un plan logique, ou cognitif, à la différence des images produites par la comparaison ou le symbole ; cette particularité est due au fait qu'elles ont une dimension sensible, pas seulement intelligible. A ce sujet, Ricoeur (1982) ajoute une précision sur la dimension cognitive (ou « intellectuelle ») de la métaphore. Celle-ci peut être comprise comme une recatégorisation :

L'imagination, à ce premier stade, est la vue, la saisie intuitive –l'insight –homogène au discours lui-même, qui effectue le changement de distance dans l'espace logique, le rapprochement lui-même. C'est à cette vision logique qu'Aristote faisait allusion quand il disait que « faire de bonnes métaphores c'est apercevoir (contempler) le semblable (to to homoion theôrein) (Poétique, 1459 a 3-8). Cette vision de la ressemblance est à la fois un voir et un penser. C'est un penser, dans la mesure où ce qu'elle effectue est une restructuration des champs sémantiques, une recatégorisation de ce qui avait déjà été catégorisé. Mais ce penser est un voir, dans la mesure où l'aperception consiste dans une saisie instantanée des possibilités combinatoires offertes.

La description proposée dans ce passage par Ricoeur distingue clairement, comme nous l'avons fait plus haut, la similarité (*le semblable*) du processus analogique qui produit la métaphore (*apercevoir le semblable*). Cette caractéristique fondamentale de l'image verbale, qui l'inscrit dans le champ de l'analogie, est commune à la métaphore, à la comparaison et au symbole, et elle distingue ces trois figures de la métonymie ou de l'oxymore par exemple, dans lesquelles aucun processus fondé sur des similarités n'est repérable.

3.3. La contrainte de non-décroissance de l'imageabilité

A ces deux premières caractéristiques de la figurativité, l'analogie et le refus de la synthèse sémantique, s'ajoute une troisième contrainte, portant sur l'imageabilité des lexèmes impliqués dans l'image verbale. Trois cas peuvent être distingués :

- la métaphore à imageabilité croissante, dans laquelle la source de l'analogie présente une imageabilité plus élevée que la cible :

La canicule des preuves (Char) : source [*canicule*], cible [*preuves*]

L'histoire est un bain aujourd'hui (Hugo) : source [*bain*], cible [*histoire*]

La piété, lierre qui s'enracine (Hugo) : source [*lierre*], cible [*piété*]

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes (Baudelaire) : source [*tonneau*], cible [*Haine*]

- la métaphore à imageabilité constante dans laquelle la source et la cible de l'analogie présentent une imageabilité comparable, faible ou élevée

- métaphore à imageabilité constante faible :

Etre poète, c'est avoir de l'appétit pour un malaise (Char) : source [*appétit*], cible [*poète*]

L'usurpation est une énigme qu'on devine toujours trop tard (Saint-Just) : source [*énigme*], cible [*usurpation*]

- métaphore à imageabilité constante élevée :

Les villes sont fer et causerie lointaine (Char) : source [*fer*], cible [*ville*]

- la métaphore à imageabilité décroissante, dans laquelle la source de l'analogie présente une imageabilité plus faible que la cible :

Vieil Océan, ô grand célibataire (Lautréamont) : source [*célibataire*], cible [*océan*]

Le Vérificateur des poids et mesures descend les fleuves emphatiques / Avec tout sorte de débris d'insectes / et de fétus de paille dans sa barbe (Saint-John Perse) : source [*emphatiques*], cible [*fleuves*]

Il semble assez évident – mais il conviendrait de le vérifier au moyen d'un protocole psycholinguistique, que seules les métaphores à imageabilité croissante ou à imageabilité constante élevée sont susceptibles de produire un effet d'image. On ne voit pas comment une métaphore à imageabilité décroissante pourrait produire un effet d'image puisque l'analogie qui la constitue est fondée sur une source de faible imageabilité.

Si cette hypothèse se confirme, il conviendra d'en conclure que, si toute métaphore est une figure, seules certaines d'entre elles sont susceptibles d'être dotées de figurativité. La figurativité apparaît ainsi comme un secteur particulier de la figuralité, cette dernière étant conditionnée par la présence d'une analogie, mais aussi par le refus de la synthèse sémantique et le refus de décroissance de l'imageabilité. Ces deux dernières conditions sont donc nécessaires à la manifestation de la fonction figurative de l'analogie, fonction grâce à laquelle certaines formes linguistiques produisent, sur les locuteurs, un effet d'image.

Bibliographie

BONIN P., MEOT A., AUBERT L.-F., MALARDIER N., NIEDENTHAL P. M., CAPELLE-TOCZEK M.-C. (2003) Normes de concrétude, de valeur d'imagerie, de fréquence subjective et de valence émotionnelle pour 866 mots. In: L'année psychologique. 2003 vol. 103, n°4. pp. 655-694.

BONIN, P. (2016) De l'utilité des normes psycholinguistiques pour l'étude de l'accès au lexique mental », AL-Lisaniyyat Volume 22, Numéro 22, Pages 59-78

FONTANIER, P. (1968) *Les figures du discours*, Paris, Flammarion

GANIS, G., THOMPSON, W. L., & KOSSLYN, S. M. (2004). Brain areas underlying visual mental imagery and visual perception: An fMRI study. *Cognitive Brain Research*, 20, 226-241.

GENTNER, D. (1983) Structure-mapping: a theoretical framework for analogy. *Cognitive Science* 7, 155–170.

GENTNER, D., HOLYOAK, K.J., KOKINOV, B.N., 2001. *The analogical mind: perspectives from cognitive science*. MA: MIT Press, Cambridge.

HOFSTADTER, D. ET SANDER, E. (2013) *L'Analogie, cœur de la pensée*, Paris, O. Jacob.

PÉGUY, Ch. 1929 *Le mystère des saints innocents*, Gallimard, Paris

LAUNAY M. (2004) *Psychologie cognitive*, Hachette, Paris

LE GUERN, M. 1973. *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse.

MAZALEYRAT, J., MOLINIE, G. (1989), *Vocabulaire de la Stylistique*, collection "Grands dictionnaires", P.U.F.

MERLEAU-PONTY, M. (1964), *L'œil et l'esprit*, Gallimard, Paris

MONDZAIN, M.-J. 1995. *L'image naturelle*, Le Nouveau commerce, http://www.philopsis.fr/IMG/pdf_image_naturelle_mondzain.pdf

MONDZAIN, M.-J. 1996. *Image, icône, économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, Seuil, 1996

MONDZAIN, M.-J. 2015 [2002]. *L'image peut-elle tuer ?*, Bayard

MONDZAIN, M.-J. 2003. *Le commerce des regards*, Seuil, 2003

MONDZAIN, M.-J. 2007. *Homo spectator*, Bayard, 2007

RICOEUR, P. 1975. *La métaphore vive*, Paris, Seuil

RICOEUR, P. 1982. « Imagination et métaphore », *Psychologie Médicale*, 14, http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/articles_pr/imagination-et-metaphore-1.pdf

TAMBA-METZ, I. (1981), *Le sens figuré*, Paris, PUF

TOMASINO B., GREMESE M., "Effects of Stimulus Type and Strategy on Mental Rotation Network: An Activation Likelihood Estimation Meta-Analysis". *Frontiers in Neuroscience*, 9, 1–26, 2016.

ULLMANN, S. (1961), « L'image littéraire, quelques questions de méthode ». In *Langue et Littérature*, Actes du 8^e congrès de la fédération internationale des langues et littératures modernes 1960, Belles Lettres, Paris